

## L'élision en français : une catégorie qui n'est plus catégorique

Elision in French: a category that is no longer categorical

John N. Green<sup>1</sup>  
Marie-Anne Hintze<sup>2</sup>

**Abstract:** Elision is the least well investigated of the processes collectively known as 'linking phenomena' in French phonology. Data from a corpus of late 20th-century interviews show that 39% of new CV onsets created by forward resyllabification are due to elision (considerably more than those due to liaison or *enchaînement* of fixed consonants) and a further 9% to sites created by intrusive fillers (notably *eu*h and *he*in), a source hitherto overlooked. Yet elision is not categorical. We document instances of minor but stable variability alongside tokens of non-elision of *que* and its compound forms. Non-elision is characteristic of fluent, relaxed speech and seems to be spreading. We argue that it is not motivated by phonology but by register and discourse factors in continuous speech.

**Key words:** elision, linking, schwa, truncation, continuous speech.

### 1. Introduction<sup>3</sup>

Notre but est de porter l'attention sur le processus de l'élision, l'une des manifestations des « phénomènes de liage » de la phonologie du français moderne qui, comme tel, est répertorié dans quasiment toutes les analyses théoriques publiées depuis les débuts de la phonologie générative (Schane 1968 [2018] ; Klausenburger 1974, 1994, 2014). Alors que la liaison et les processus touchant la distribution du schwa ont attiré de multiples études (cf. entre bien d'autres, pour la liaison, Soum-Favaro *et al.* 2014, Durand et Lyche 2016, Eychenne et Laks 2017 ; et pour le schwa, Andreassen 2011, Lyche 2016) et que le développement historique et la fonction actuelle du *h* aspiré sont assez bien compris (Green et Hintze 2004, Gabriel et Meisenburg 2009, Montreuil 2014,

<sup>1</sup> Université de Bradford, GB ; j.n.green@bradford.ac.uk.

<sup>2</sup> Université de Leeds, GB ; majhintze@hotmail.com.

<sup>3</sup> Nous remercions les deux évaluateur(e)s anonymes pour leur lecture soignée et leurs suggestions pertinentes.

Göhring 2017), l'élision n'a jamais tenu le devant de la scène. Elle n'a guère fait l'objet d'études en propre et, avec l'honorable exception de Tranel 1996<sup>4</sup>, languit dans l'ombre de la phonologie américaine depuis plus de vingt ans. En Europe, la recherche a été relancée non pas dans le cadre de la théorie mais à partir de la phonétique de laboratoire, de la sociophonétique et, de façon plus générale, de l'exploitation des corpus de grande envergure (Abouda *et al.* 2020, Wu *et al.* 2017, Wu et Adda-Decker 2021 ; voir aussi 4. *Discussion*).

L'importance de la liaison en tant que moyen de promotion de la resyllabation à droite et de la création de nouvelles syllabes CV, de même que le rôle du *h* aspiré pour bloquer ce processus, sont largement reconnus. *A contrario*, la contribution de l'élision à la resyllabation est rarement évoquée : le plus souvent une définition de l'élision se borne à la présenter comme l'opposé de la liaison (cf. par exemple Schane 1968, Tranel 1996)<sup>5</sup>.

Nous présentons ici des données tirées d'une étude empirique de discours continu cherchant à tracer l'interaction des processus de liage y compris et au-delà de la liaison et du *h* aspiré. Nous démontrons que l'élision est un moteur principal de la resyllabation à droite et qu'il y a lieu de questionner son présumé statut catégorique. Nous évoquons également des questions de définition et de méthodologie sur lesquelles doivent s'appuyer à la fois une solide description synchronique et toute enquête sociolinguistique.

Il est pour le moins surprenant qu'un processus tenu pour être simple et catégorique échappe soit à la définition soit à une terminologie précise. Pour décrire le phénomène faisant l'objet de notre étude nous avons trouvé, outre élision : amuïssement, aphérèse, chute (de la voyelle), chute du schwa, effacement, suppression, synalèphe, syncope, troncation, voire écrasement (Bruneau 1931 : 67). Leur portée n'est évidemment pas identique.

En fait, il n'est pas facile de définir l'élision ni de la limiter à un seul niveau d'analyse. Au cœur de la tradition grammaticale, par exemple, *La Grammaire Larousse du XX<sup>e</sup> siècle* (GaiFFE *et al.* 1936, §86) présente une seule page d'observations intéressantes sous le titre « L'apostrophe » dans la partie consacrée à l'orthographe (§§ 78-89). Par contre, Grevisse conçoit l'élision entièrement en termes de phonologie, comme deux processus jumeaux de perte et de gain touchant essentiellement /ə/, et « cette élision est constante, sauf les exceptions envisagées ci-dessous » (Grevisse et Goosse 1986, § 44). Deux questions se posent. Tout d'abord, il est clair

<sup>4</sup> Ajoutons que Montreuil (1987) traite des conséquences de l'élision pour la structure syllabique plutôt que du mécanisme en soi.

<sup>5</sup> On pourrait même dire que Schane s'était emparé brillamment d'un nouveau cadre théorique pour reformuler une proposition fort vénérable, qui remonte au moins à Lartigaut : « L'autre effet de l'*h*, au comencement du mot, et qu'èle anpêche que la dernière confone du mot précédant ne fêt prononcée an coulant, come on ferêt devant une voyèle. èle diftingue le mot précédant ; anpêche la lièzon » (1669 : 117).

que Grevisse entend se servir du nom *élision* comme terme technique, mais Grevisse lui-même ainsi que de nombreux autres auteurs utilisent le verbe *élider* plus fréquemment et de manière moins précise. Ensuite, l'élision est présentée comme normale, catégorique (« constante, sauf »), mais les exceptions énumérées en petits caractères, incluant les pauses, l'interaction avec les impératifs et les restrictions sur l'effacement de /a/, nécessitent un apport de la syntaxe ou du discours qui dépasse de loin le cadre de la phonologie.

Parmi les termes évoqués ci-dessus, la troncation est la plus facile à différencier : elle ne s'applique normalement qu'à une coda en fin de phrase. Ainsi, pour un locuteur du français méridional qui prononce le /-ə/ final, l'absence de réalisation peut être désignée comme « troncation » ou « élision ». Mais pour un locuteur du français septentrional, la troncation concerne normalement la perte de la syllabe entière, comme dans *liv(re) de poche* [liv.də.pɔʃ ~ liv.<sup>4</sup>pɔʃ], phénomène qui n'est pas généralement décrit comme « élision » (voir cependant Pustka 2011 et la discussion §4, *infra*). L'effacement de schwa et l'élision se chevauchent mais celui-là peut avoir une portée plus importante, surtout dans un discours rapide (Lyche 2016). Dans la phrase *je (ne) sais pas ce que c'est* prononcée avec un débit rapide en trois syllabes [ʃe.pa.<sup>s</sup>kse] voire deux [ʃpa.<sup>s</sup>kse], le sort de *je*, *ce* et *que* peut être décrit comme un effacement de schwa ou une troncation (bien qu'aucun ne soit en position finale de phrase), mais non comme une élision, puisqu'ils ne précèdent pas une voyelle. Pour Valdman (1993 : 191-192), l'effacement doit se distinguer de l'élision : il désigne un effet variable du discours de la conversation qui n'est pas reconnu par l'orthographe et qui peut être illustré par *tu as* > [ta] et *c'est lui qui a dit ça* [ka.di].

Tandis qu'un certain nombre de linguistes proposent leur propre définition de l'élision, la discussion se fait rare. Pour quelques-uns, l'élision ne se borne même pas au vocalisme. Passy (1917 : 115) inclut la chute des consonnes. Dans sa lignée notons les travaux de Lodge (1996) et ceux de chercheurs s'intéressant à la perte de /-l-/ en français canadien (Ashby 1984)<sup>6</sup>. Pour Pustka (2011), le terme peut s'appliquer à la chute d'une syllabe entière. Puisqu'aucun consensus n'émerge, nous avons adopté une définition néo-traditionnelle : l'élision représente la perte de l'une de deux voyelles voisines à travers une frontière de mot. En français la voyelle perdue est la première des deux et le processus alimente la syllabation à droite.

## 2. Corpus et méthode

Les données sur lesquelles repose cette étude sont tirées d'un corpus historique de dix-huit interviews enregistrées dans la décennie 1983-1992, d'une durée variable allant jusqu'à une heure environ.

<sup>6</sup> Phénomène auquel Urițescu (1997) applique le terme « effacement ».

La liste des sujets figure à l'Appendice et indique, outre leur code d'identification, le sexe, l'âge au moment de l'entretien, la profession et le niveau de familiarité avec l'enquêteur<sup>7</sup>. Il s'agit de personnes cultivées, originaires du nord de la France, parmi lesquelles huit membres d'une même famille sur trois générations. L'âge des locuteurs, dont dix masculins et huit féminins, se situe entre 10 et 65 ans, les plus jeunes étant écolières et les plus âgés près de la retraite. Afin de parvenir à un meilleur équilibre des variables âge et sexe, nous avons ajouté aux quinze entretiens en direct une interview radiodiffusée et deux télévisées de format similaire. Tout comme les autres locuteurs, ces trois sujets sont présentés sous des noms d'emprunt, afin de ne pas les mettre en avant. Le corpus comprend deux sous-groupes constituant un corpus familial et un corpus dit général. Pour les fins de cet article, cependant, nous nous concentrons sur l'élosion telle qu'elle se manifeste dans l'ensemble du corpus et ne faisons allusion au détail de la variation sociolinguistique et stylistique que lorsqu'elle éclaire les constatations générales.

Pour l'analyse détaillée, nous avons choisi dans chaque entrevue un échantillon d'environ 1000 secondes (se terminant à la fin de l'énoncé en cours)<sup>8</sup>. Cet échantillon est lui-même divisé en deux extraits de 500 secondes chacun, tirés du début et de la dernière partie de l'entretien – cela dans le but de prendre en compte l'« effet Labov », qui prédit une articulation plus souple et moins auto-censurée à mesure que le locuteur se décontracte et se laisse entraîner par le contenu de son discours. Pour les dix-huit sujets qui constituent notre jeu de données, les échantillons représentent des totaux de 54.032 mots et de 17.375 secondes d'enregistrement.

Le corpus a été élaboré, et notre méthode d'analyse conçue, pour fournir les moyens de tester les affirmations contenues dans la littérature théorique de l'époque concernant les phénomènes de liage, alors qu'elles reposaient essentiellement sur des exemples fabriqués contenus dans des structures syntaxiques rigoureusement contrôlées. Selon nous, cette méthode ne convient pas à la recherche en phonologie. Elle court le risque de négliger de nombreux facteurs qui caractérisent les énoncés en discours continu et peut occulter l'interaction complexe des phénomènes de liage. Ainsi, nos transcriptions incluent-elles les hésitations et remplissages qui offrent de nouveaux sites pour le liage tels que dans nos nombreux exemples de *par* allongé et lié avec *eah* [pa:ɐø], ou lorsque notre informatrice Sara, qui fait partie du

<sup>7</sup> Les profils des locuteurs et les protocoles pour l'analyse du corpus sont présentés en plus de détail dans Green et Hintze 2001.

<sup>8</sup> Les interviews avec Katya et Zoé étaient plus courtes et n'ont pas fourni assez de matériel pour deux extraits. Leurs échantillons de 500 secondes ont été dépouillés et cités en exemples tout comme les autres. Les scores bruts figurent également au Tableau 2b, mais ils sont exclus de quelques calculs où la longueur de l'entretien est en cause.

groupe familial, déclare : *c'était vraiment euh la débauche\_hein* [ø.la.de.↑'bo.↓ʃɛ̃]. Notre démarche se distingue de celle adoptée dans d'autres analyses en donnant la primauté au rythme et aux groupes rythmiques pour définir les sites légitimes de liage, et aux pauses silencieuses qui peuvent les entraver. Selon nos conventions, la remarque *c'était absolument nécessaire* énoncée en un seul groupe rythmique [se.te.taʃ.sɔ.ly.mã.ne.sɛ.'sɛʁ] offre un site légitime pour une liaison normative, alors que la forme [se.teaʃ.sɔ.ly.mã] représente une liaison non réalisée. D'autre part, *c'était* | *absolument nécessaire* avec une frontière de groupe rythmique n'offre tout simplement pas de site légitime.

Dans une certaine mesure, ce classement récapitule les postulats des meilleures grammaires traditionnelles (c'est ainsi que nous interprétons Grevisse 1980, §129<sup>9</sup>) mais, à notre connaissance, celui-ci n'a été ni adopté dans un modèle théorique ni systématiquement reconnu – même dans les études contemporaines fondées sur l'observation du langage parlé. Comme le prédit Grevisse, dans notre corpus les voyelles de *le* et *la* atones s'élident catégoriquement devant une voyelle initiale, sans distinction selon qu'ils sont déterminants ou pronoms objet. Par contre, la voyelle de l'adverbe *là* ou de son composé *voilà* ne s'élide jamais. Malgré l'indice fourni par l'accent orthographique et leur capacité à porter un accent d'insistance, aucun apport de la phonologie n'est requis – la restriction doit donc être d'ordre lexico-syntaxique (cf. Abouda *et al.* 2020).

Pour l'identification des exemples d'élision, pour étiqueter un corpus afin de faciliter un calcul automatique, ou pour la saisie dans un programme destiné à mesurer la co-variabilité sociolinguistique, l'apostrophe orthographique demeure un instrument utile. Elle n'est pas infaillible. L'orthographe française de toute évidence manque de rigueur dans l'emploi de l'apostrophe : *aucun*, *chacun* et *quelqu'un* étant au départ des formations composées à partir d'un quantificateur et d'un pronom, représentées sans ambiguïté en vieux français, mais plus tard sujettes à des modifications opposées. Un comptage automatique traitera donc *quelqu'un* comme un site légitime pour l'élision mais non *chacun* et, pire encore, attribuera un statut différent aux deux formes. Qui plus est, l'orthographe traditionnelle a tendance à cacher des élisions manquées ou des sites qui ont été rendus inutilisables. Un auteur, cherchant à représenter un discours non-standard ou un débit très rapide peut, comme Queneau, trouver moyen de modifier l'orthographe, mais ceci n'est pas courant. Par conséquent, se reposer sur la forme orthographique de *qu'il y a* prononcé [kœi.ja] amènera à surestimer le taux d'élision. De même que ne pas modifier *c'est un ami* prononcé [stɛ̃.na.mi], cachera ce qui semble être une double élision.

<sup>9</sup> « La liaison [...] n'a lieu que dans les 'groupes de souffle' [...] et la moindre pause dans le débit l'empêche toujours ». Le passage sur la liaison a été reformulé dans Grevisse et Goosse 1986 et les éditions ultérieures, et cette remarque est absente.

Ainsi, une décision méthodologique inévitable à laquelle nous ne pouvions nous dérober concerne les formes autrefois clairement représentées dans l'orthographe comme composées, mais qui semblent fonctionner en français moderne comme des unités lexicales simples. En vertu de quoi, celles que nous excluons sont énumérées dans le Tableau 1, avec le nombre total de leurs occurrences dans notre jeu de données :

<i>aujourd'hui</i>	21
<i>d'abord</i>	19
<i>d'accord</i>	1
<i>d'ailleurs</i>	52
<i>d'après</i>	1
<i>d'autant</i>	6
<i>d'emblée</i>	1
<i>d'habitude</i>	1
<i>prud'homme</i>	1
<i>n'est-ce pas ?</i>	6
<i>n'importe</i>	7

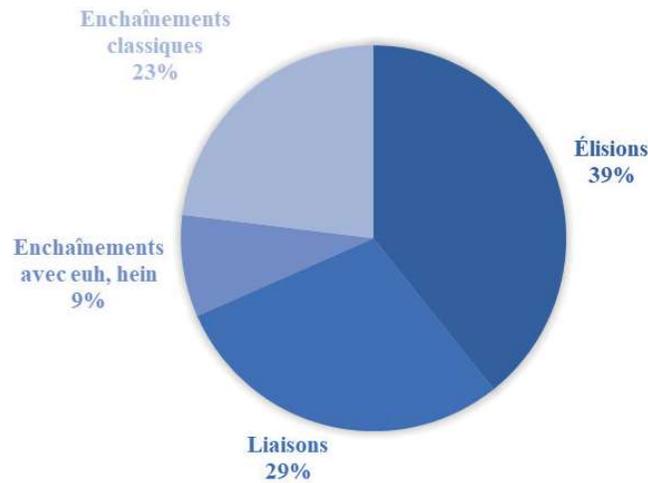
Tableau 1 : Graphies jugées lexicalisées

Cet ajustement n'est pas insignifiant, car la présence de ces formes ajouterait 13 occurrences supplémentaires de /n/ et 103 de /d/. Nous justifions notre décision sur la base de considérations de distribution et de différenciation sémantique. *Aujourd'hui*, *d'emblée* et *prud'homme* regroupent des morphèmes liés désormais sans signification indépendante : les apostrophes orthographiques sont purement conventionnelles. Dans le cas de *d'abord*, *d'après*, *d'autant*, *d'habitude* et *n'importe*, la forme composée a une fonction grammaticale différente de celle du lexème et une certaine divergence sémantique. Avec 52 occurrences, près de la moitié du chiffre total, *d'ailleurs* mérite de toute évidence un examen plus rigoureux ; nous estimons qu'il se rapproche du groupe *d'abord* et que son emploi fréquent comme marqueur de discours diffère sensiblement de celui de l'adverbe locatif *ailleurs*. Quant à *n'est-ce pas*, présenté clairement par l'orthographe conventionnelle comme une forme composée et autrefois fréquent pour solliciter l'assentiment ou signaler un tour de parole, nous estimons qu'aujourd'hui l'expression tombe en désuétude pour ce faire, étant remplacée par *hein ?* (pour confirmation, voir Coveney 1996 : 242-243). Cette décision, peut-être plus contestable, n'exclut que six occurrences qui se présentent dans les interviews de trois locuteurs seulement, celles des Messieurs D et R et de Luc, dont deux sont dans la tranche d'âge plus élevée. Enfin, concernant *d'accord*, que nos intervenants utilisent très peu, nous distinguons entre le marqueur de discours ou remplisseur et le prédicat *être d'accord*

(avec). Par conséquent, quatre occurrences du prédicat (deux pour Madame M, et une chacune pour Madame W et Monsieur R) sont incluses et comptent comme élisions alors que la seule occurrence du remplisseur est écartée des statistiques.

### 3. Analyse et résultats

Vu la définition que nous avons adoptée, nos données produisent 3273 exemples d'élision avec une moyenne de 197,87 pour les locuteurs adultes<sup>10</sup> sur une échelle allant de 120 à 298. Ainsi que l'illustre le Graphique 1, l'élision constitue donc la source la plus importante d'enchaînements consonantiques ayant pour résultat la création de nouvelles séquences CV en discours, dépassant de dix points en pourcentage la liaison.



Graphique 1 : Les processus qui contribuent à la resyllabation à droite

En un sens, les quatre secteurs du camembert représentent tous des enchaînements, dont la liaison est un sous-type particulier, mais la tradition grammaticale ne regroupe pas les élisions avec les autres enchaînements consonantiques. Ceux qu'elle consacre sous ce terme, qui représentent ici 23% du total, désignent les enchaînements résultant du rattachement d'une consonne finale fixe à un lexème à initiale vocalique ou ne comportant qu'un <h-> purement orthographique, ainsi que dans *folle entreprise* [fɔ.lɑ̃.tʁə.pʁiz] ou *même heure* [mɛ.mœʁ]. Le graphique met aussi en lumière la contribution au total des remplisseurs. Ce secteur comprend les occurrences de la pause sonore *euh* et du marqueur *hein* qui, bien évidemment, ont

<sup>10</sup> Les scores pour les deux écolières ne sont pas inclus dans ce calcul.

différentes qualités sémantiques et fonctions dans le discours mais qui partagent la propriété d'offrir de nouveaux sites d'enchaînements. Avec un total qui frise les 9%, cette source n'est point négligeable, mais dans la littérature théorique ou descriptive nous n'avons trouvé aucune reconnaissance de sa contribution.

Il convient de noter ici que nos données confirment l'effet de disjonction systématique du soi-disant *h* aspiré sur la resyllabation à droite, mais n'en offrent que de rares exemples. En effet, nous ne recensons que huit sites potentiels et aucun enchaînement. En d'autres termes, tous les locuteurs obéissent totalement à la norme orthoépique, y compris les deux écolières. A titre d'illustration, voici un premier exemple tiré du corpus général énoncé par Monsieur C, et un deuxième, tiré du corpus familial énoncé par Zoé :

- (1) [C]<sup>11</sup> | avec la province de Hainault en Belgique | [dã.no]  
 (2) [Z] | comme la haie elle\_\_est trop haute | (.) [laɛ.le.tʁoˈɔt]

Locuteurs →	C	D	G	H	M	Q	R	V	W	Y	Total
<b>Synchrétismes orthographiques</b>											
<ç'> = <ça>									2		2
<c'> = <ce>	36	48	31	69	23	43	24	42	44	83	443
<s'> = <si>			5	3	3	1	1	2	5		20
<s'> = <se>	6	11	6	2	16	6	3	8	8	12	78
<l'> = <la>	16	23	30	39	12	43	15	8	30	10	226
<l'> = <le>	28	18	27	47	23	29	26	6	18	39	261
<t'> = <tu>											0
<t'> = <te>											0
<b>Total synchrétismes</b>	86	100	99	160	77	122	69	66	107	144	1030
<b>Élisions phonologiques</b>											
/s/ = somme <ç, c', s'>	42	59	42	74	42	50	28	52	59	95	543
/l/ = somme <l'> (le et la)	44	41	57	86	35	72	41	14	48	49	487
/t/ = somme <t'> (tu et te)											0
/d/ = <d'>	37	35	38	38	51	27	30	19	37	19	331
/k/ = <qu'>	10	23	23	26	25	38	20	18	40	31	254
/ʒ/ = <j'>		12	1	4	12	7	14	6	25	2	83
/n/ = <n'>	9	15	4	14	10	22	12	4	22	4	116
/m/ = <m'>		3	1	1		1	3	7	3	1	20
<b>Total élisions effectuées</b>	142	188	166	243	175	217	148	120	234	201	1834

Tableau 2a : Synchrétismes orthographiques et élisions phonologiques effectuées dans le corpus général

<sup>11</sup> Chaque exemple est précédé d'une majuscule entre crochets qui identifie le locuteur (voir aussi l'Appendice). Nos transcriptions se servent des symboles suivants : \_\_ = lien consonantique ; | = frontière rythmique (ne coïncide pas nécessairement avec le groupe de souffle); > = inspiration audible ; ... = réalisation allongée d'un son préexistant ; (.) = pause silencieuse brève.

Locuteurs →	A	J	L	S	U	X	K	Z	Total
<b>Synchrétismes orthographiques</b>									
<ç'> = <ça>				1					1
<c'> = <ce>	58	34	41	35	87	99	27	21	402
<s'> = <si>	1	1	3	1			1		7
<s'> = <se>	6	8	6	10	6	5	1	4	46
<l'> = <la>	19	15	19	42	28	10	5	2	140
<l'> = <le>	11	15	24	7	30	20	4	3	114
<t'> = <tu>									0
<t'> = <te>					2				2
<b>Total synchrétismes</b>	<b>95</b>	<b>73</b>	<b>93</b>	<b>96</b>	<b>153</b>	<b>134</b>	<b>38</b>	<b>30</b>	<b>712</b>
<b>Élisions phonologiques</b>									
/s/ = somme <ç, c', s'>	65	43	50	47	93	104	29	25	456
/l/ = somme <l'> (le et la)	30	30	43	49	58	30	9	5	254
/t/ = somme <t'> (tu et te)					2				2
/d/ = <d'>	38	37	51	31	26	26	7	1	217
/k/ = <qu'>	29	30	41	29	40	29	14	4	216
/ʒ/ = <j'>	2	50	1	33	68	38	3	9	204
/n/ = <n'>	6	13	10	10	7	8		1	55
/m/ = <m'>	1	11		12	4	6			34
<b>Total élisions effectuées</b>	<b>171</b>	<b>214</b>	<b>196</b>	<b>211</b>	<b>298</b>	<b>241</b>	<b>62</b>	<b>45</b>	<b>1438</b>

Tableau 2b : Synchrétismes orthographiques et élisions phonologiques effectuées dans le corpus familial

Les données brutes concernant l'élision sont présentées dans les Tableaux 2a et 2b, le premier rapportant les résultats du corpus général et le second celui du corpus familial, ainsi que les totaux pour chacun. Les premières lignes de chaque tableau sont destinées à démontrer le niveau de synchrétisme inscrit dans l'orthographe standard. Il y a quatre sources d'enchaînements pour /s/ phonologique, avec trois représentations graphiques, <ç', c', s>. Parmi celles-ci, <s> pourrait provenir du pronom *se* ou de la conjonction *si*, avec l'affirmation emphatique *si* comme une troisième éventualité plus douteuse, puisqu'il y a peu de chance qu'elle apparaisse dans une position non accentuée susceptible d'élision. Le graphème <l> est ambigu de quatre manières : masculin ou féminin, déterminant ou pronom. Les exemples de *tu* et *te* sont rares dans notre corpus, essentiellement à cause du contenu des interviews et de la relation entre les sujets et l'enquêteur. Quoiqu'il en soit, <t'> peut avoir deux origines. Il s'ensuit qu'il y a huit (voire neuf) sources d'élision pour lesquelles on ne peut établir une correspondance univoque entre l'orthographe et la prononciation. Les équivalences directes se bornent à <d', j', m', n' et qu'>.

Quant à la phonologie, pour tous les locuteurs les consonnes de prédilection pour les enchaînements sont /s/, /l/ et /d/. Sur

l'ensemble des occurrences, la contribution de /s/ s'élève à 30,53% et représente de loin l'enchaînement le plus fréquent pour tous les sujets sauf Madame Q. Inutile d'ajouter que la plupart sont dues à *c'est*, *c'était* ou à leurs variantes. De même, presque toutes les occurrences de /d/, constituant 16,75% du total, proviennent de la préposition *de*. Avec 22,65% du total, la plupart des occurrences de /l/ ont pour source les déterminants *le* et *la* et non les pronoms objets correspondants et ont une distribution à peu près équivalente pour le masculin et le féminin. Ces trois consonnes, avec /k/ provenant de <qu->, que nous évoquons plus bas, sont les seules utilisées par tous les locuteurs, bien que /n/ soit aussi presque universel, n'étant évité que dans l'entretien plus court avec Katya. L'incidence de /ʒ/ et de /m/ provenant respectivement de *je* et de *me* est de toute évidence déterminée par la nature de l'entrevue et est beaucoup plus élevée dans le groupe familial dont les membres parlaient de leur profession et de leurs opinions. Dans le corpus général le score le plus élevé est réalisé par Madame W dans un entretien télévisé où elle aussi évoquait sa carrière et ses ambitions.

Notre corpus ne nous donne aucune raison de mettre en question les positions traditionnelles sur le statut catégorique de certains types d'élision. Celles qui ne démontrent aucune variation appréciable comprennent les pronoms atoniques avec schwa final (*je*, *me*, *te*, *se*, *le*, *ce*) et les particules monosyllabiques *de*, *ne* et *la*. Pour celles-ci nos données confirment l'opinion reçue que, lorsqu'elles se présentent devant un lexème commençant par une voyelle, l'élision et la resyllabation sont automatiques. Un seul exemple de non-élision de *de* devant voyelle dans l'entrevue avec Monsieur Y peut être écarté comme un faux départ et une reprise :

- (3) [Y] | on\_\_est\_\_obligé | bien sûr | de ... a ... | d'avoir recours | [dø:ã:  
| da.vwaʁ]

Quant à deux catégories mineures, les Tableaux 2a et 2b montrent trois exemples d'élision de /s/ à partir de *ça* et deux d'élision de /t/ provenant de *te* présents dans le corpus familial où l'emploi du tutoiement ou bien va de soi ou bien résulte d'une négociation entre les locuteurs. Il est certain que les données sont insuffisantes pour mériter de longs commentaires et moins encore pour justifier une ré-analyse. Néanmoins, il vaut la peine de noter que *tu* est bien représenté, avec un total de 53 occurrences essentiellement dans le groupe familial chez Urbain et Katya. En principe, bon nombre de celles-ci fourniraient des sites pour l'élision de la voyelle /y/ mais elle n'est pas attestée ici. L'observation d'Urbain :

- (4) [U] Non bien sûr | mais tu as raison | (.) [tʏã.ʁe.zã]

ne tient pas compte d'un site pour une élision potentielle en /ta/ qui aurait été parfaitement acceptable dans un échange informel.

Le statut de /s/ provenant de sources autres qu'un pronom personnel est plus intrigant. La plupart des manuels orthoépiques déclarent que la voyelle de la conjonction conditionnelle *si* s'élide devant *il(s)* et soit affirment soit laissent entendre que cela est catégorique en français contemporain (cf., par exemple, Grevisse et Goosse 1986, § c, 1°). A l'appui de ce jugement, le corpus présente 27 exemples, répartis entre 12 locuteurs parmi lesquels :

- (5) [Q] | pour voir | s'il ne s'agissait pas... | de produits euh... |  
 (6) [L] | s'ils remplissent\_\_un certain nombre de conditions |

A l'inverse, aucune élision n'a lieu dans six sites classiques, ni dans un autre site phonologiquement identique (11) mais représenté dans l'orthographe par <si y> :

- (7) [G] et si il y a | des\_\_intempéries | [siia]  
 (8) [H] | pour dire si il\_\_est apte | ou non | [siil.le]  
 (9) [H] | et si il\_\_y avait un\_\_accident | s'il\_\_était tué | [e.siiil.ja.vêe.nak.si.dö]  
 (10a) [A] | Si il le fait pas | si il passe\_\_outre | [ˈsiil.lə.fe.pa]  
 (10b) [A] | Si il le fait pas | si il passe\_\_outre | [siil.pa.'sut\*]  
 (11) [U] | savoir si y avait des possibilités | [siia.ve]

Les quatre locuteurs concernés sont tous de sexe masculin, mais différent selon les critères de l'âge, de la profession et du groupe auquel ils appartiennent. L'énoncé à double protase de Monsieur A (10a, 10b) est révélateur : la première partie comporte un accent d'insistance susceptible de bloquer l'élision, absent dans la seconde, sans que pour autant l'élision soit activée. Aucun des autres sites n'offre un contexte contrastant ni une réalisation particulièrement emphatique et aucun ne manifeste un allongement de /si/. Monsieur H, qui est l'auteur de trois des exemples, dont un à double protase (9) comparable à celui de Monsieur A mais sans accent d'insistance, a des comportements différents dans un même énoncé. Sur la foi de ces données l'élision de /siil/ ne peut être considérée comme catégorique mais le petit nombre de cas incite à la prudence. Si cette élision était traitée comme une variable, son taux de réalisation serait de 27/33 ou 81,82%.

Les élisions concernant *que* ont lieu dans le discours de tous les sujets et de manière générale constituent l'un des types les plus fréquents. Au total, il y a 470 occurrences, avec une moyenne de 25,40 allant de 10 à 40 dans le corpus général contre une moyenne de 33,00 et un écart moins important de 29 à 41 chez les membres adultes du groupe familial. Parmi les contextes fréquents notons de nombreux cas de *jusqu'à*, *qu'il(s)*, *qu'elle(s)*, *qu'on*, *qu'une*, *qu'est-ce que* et dans

les entretiens plus informels plusieurs cas de *qu'y a*. D'autres types sont largement répandus, quoiqu'en plus petit nombre et peuvent être illustrés comme suit, tout d'abord par le corpus général et ensuite par le corpus familial :

- (12) [C] les départements | qu'avait\_\_inventés la Révolution  
 (13) [D] | j'en\_\_ai plus qu'assez |  
 (14) [G] | parce qu'en général | il fait appel |  
 (15) [H] ils font attention à autre chose qu'à leur travail |  
 (16) [H] | Alors qu'actuellement | depuis la loi de quarante-six |  
 (17) [M] travailler à l'hôpital\_\_euh | (.) en tant qu'étudiante |  
 (18) [Q] on va payer moins de cotisations sociales | avec la CSG |  
 qu'avant la CSG. | (.)  
 (19) [V] par\_\_un | pourcentage | presque aussi léger |  
 (20) [W] | Donc je crois qu'à cet\_\_égard | (.)  
 (21) [W] | je crois qu'entre\_\_euh | (.) euh des\_\_inconvenients... |  
 (22) [Y] je crois qu'effectivement euh |  
 (23) [A] on ne juge | qu'en droit |  
 (24) [J] | c'est-à-dire qu'au moment où les... |  
 (25) [L] | Il faut savoir qu'en France |  
 (26) [S] | c'est maintenant | (.) et qu'après | ça ne sera plus possible. |  
 (27) [U] | bien qu'étant toujours chez mes parents |  
 (28) [X] | communiste | jusqu'au bout des\_\_ongles |

Ces exemples donnent un aperçu de la productivité de l'élision normale. Elle est fréquente dans les contextes qui précèdent les voyelles /a, o, œ/ provenant de *à*, de *au* ou *aussi*, et de *en*. Parmi les séquences plus rares se trouvent les adverbes longs, *qu'actuellement*, *qu'effectivement*, favorisés par Messieurs H et Y (16, 22) et la subordonnée avec inversion et liaison du registre soutenu, *qu'avait\_\_inventés*, énoncée par Monsieur C (12).

Bien que majoritaires, et de loin, dans les données présentées ici, ces exemples normatifs ne disent pas tout. Sur un total de 1445 occurrences du morphème {que} et des formes composées dont {-que} est l'élément final, il y a 621 sites pré-vocaliques où une élision orthoépique pourrait être effectuée, mais celle-ci n'apparaît que dans 470 des cas. Ainsi un processus généralement tenu pour catégorique a un taux d'échec d'un peu plus de 10%.

L'importance de ces transgressions ne peut être évaluée sans définir de façon plus nuancée la nature d'un site légitime. Les exemples indiscutables sont ceux qui ont lieu au contact immédiat d'un lexème standard à initiale vocalique, tels que :

- (29) [C] | parce que autrefois il\_\_existait | euh | [paʁ.skə]̃  
 (30) [D] | que il\_\_y a un gouvernement | [kə.liɑ̃]̃  
 (31) [G] | (.) lorsque à la fois | (.) euh l'État | lui-même | [lə.skə]̃  
 (32) [G] | puisque il y a quelques\_\_aéroports | [pɥi.skə]̃ia

- (33) [A] | (.) c'est\_\_à-dire | que on recrute | directement | [kə̃d̃]  
 (34) [A] | parce que y a... | beaucoup | alors | [paʁ.skə̃a:]  
 (35) [A] | (.) euh | que on peut | euh mettre\_\_à | rendre la justice. |  
 [kə̃d̃.pø:]  
 (36) [U] | parce que elle\_\_était prête\_\_à couper complètement les |  
 [pa.skə̃e.le]  
 (37) [J] | parce que il fallait que je fasse ça tout\_\_à fait | en dehors |  
 [pa.skə̃i]  
 (38) [J] | parce que y en\_\_a qui | ont dû s'excuser | [pa.skə̃ã.na.ki:]  
 (39) [K] | (.) et puis | qu'est-ce que il\_\_y a eu encore? | [kə̃i.l'ayã.kəʁ]

Ces sites de prédilection ne sont pas nombreux mais ils sont largement dispersés parmi les deux groupes de locuteurs. Ils apparaissent majoritairement chez les sujets masculins mais sans aucune corrélation évidente avec l'âge : Katya et Monsieur D – respectivement le sujet le plus jeune et l'un des plus âgés – réalisent des exemples presque identiques. Une préférence nette pour le maintien de la forme pleine de *que* devant un pronom sujet se manifeste, mais n'est pas exclusive. Les sites où l'élision ne se fait pas sont les mêmes que ceux où elle se fait.

Plus fréquents que les sites de prédilection sont ceux où les deux voyelles sont énoncées ensemble en traversant une frontière de groupe rythmique. Nos transcriptions, effectuées avant que nous ne commencions l'analyse détaillée des élisions, indiquent fréquemment deux voyelles surmontées d'une ligature placée au-dessus du symbole représentant la frontière de groupe : [ə̃ỹ]. La plupart des frontières en question sont situées à l'intérieur des groupes de souffle et non à la fin. Ceci peut être illustré par des exemples tirés à la fois du groupe général et du groupe familial.

- (40) [D] | parce que | elle\_\_était du sexe féminin. | [pa.skə̃e.le]  
 (41) [W] | (.) et quand je disais que | actuellement en France |  
 [kə̃'ak]  
 (42) [X] | font que | on\_\_a aussi un rôle\_\_euh | important | [kə̃d̃.na]  
 (43) [U] | j'avoue que... | y a | aucun | aucun problème\_\_avec les  
 parents | [kə̃:ja.ʔo]

Les autres sites de non-élision sont représentés par ceux où il y a un écart plus important entre le schwa candidat à l'élision et ce qui la déclencherait automatiquement s'ils étaient adjacents au sein du groupe rythmique. La plupart de ces tampons sont des pauses silencieuses de courte durée, mais certaines sont dues à l'intrusion d'un *euh*. Ici encore des exemples apparaissent dans les deux groupes et chez les locuteurs masculins autant que féminins :

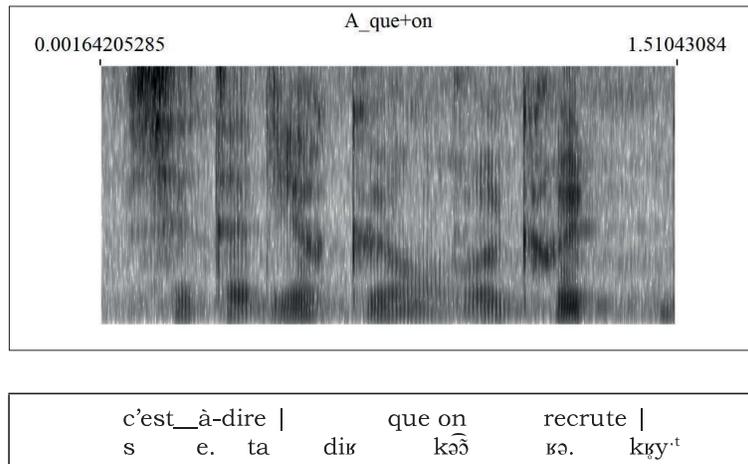
- (44) [H] | parce que | euh | un bon médecin traitant | [kə̃g̃:ɛ̃]  
 (45) [A] | parce que | (.) il faut penser au justiciable | [pa.skə̃i.fo]

- (46) [S] | que | (.) elle\_\_a fini par se tailler | une réputation  
épouvantable [kə̃ɛl]
- (47) [U] | je pense que | (.) on s'en rend bien compte | [kə̃d]

Le dernier groupe dont il faut tenir compte est celui où les locuteurs introduisent un coup de glotte après le groupe rythmique. Ces exemples sont assez nombreux et ici encore se répartissent dans le groupe général comme dans le groupe familial :

- (48) [G] | parce que | (.) euh... | on\_\_observe vraiment... | [pas.kə̃.ʔə̃.ʔə̃]
- (49) [M] | parce que | (.) elles n'ont plus de conversation | [pas.kə̃.ʔɛl]
- (50) [Q] | (.) il ne faut pas que | (.) euh y ait une surenchère là-dessus  
| [kə̃.ʔə̃.ʔɛ̃n]
- (51) [W] | (.) c'est que | (.) euh... | (.) étant venue | un peu par\_\_  
hasard | [kə̃.ʔə̃.ʔɛ̃.tə̃]
- (52) [J] | (.) parce que | (.) y avait une petite\_\_opposition [pas.kə̃.ʔĩa.vɛ̃n]
- (53) [S] | parce que | (.) elle voulait | euh | [kə̃.ʔɛl.vu.le.ʔə̃]
- (54) [U] | j'avoue que... | (.) y a peu de | y a peu de gens | [kə̃.ʔĩa.pə̃]

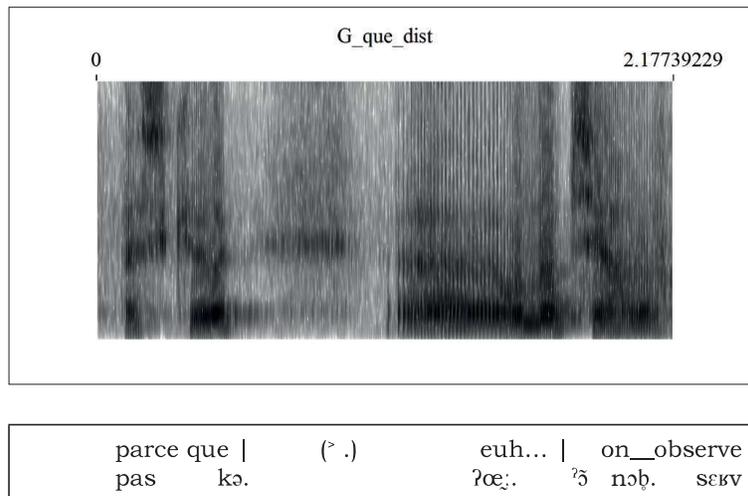
Le statut des coups de glotte en phonologie est controversé mais il est clair qu'il ne s'agit pas d'une voyelle : ils interrompent plutôt qu'ils ne facilitent l'enchaînement vocalique. Une attaque avec un coup de glotte après une frontière rythmique signale non seulement que nos locuteurs ont choisi de ne pas réaliser l'élision mais qu'ils détruisent le site potentiel.



Graphique 2 : La non-élision de deux voyelles adjacentes<sup>12</sup>

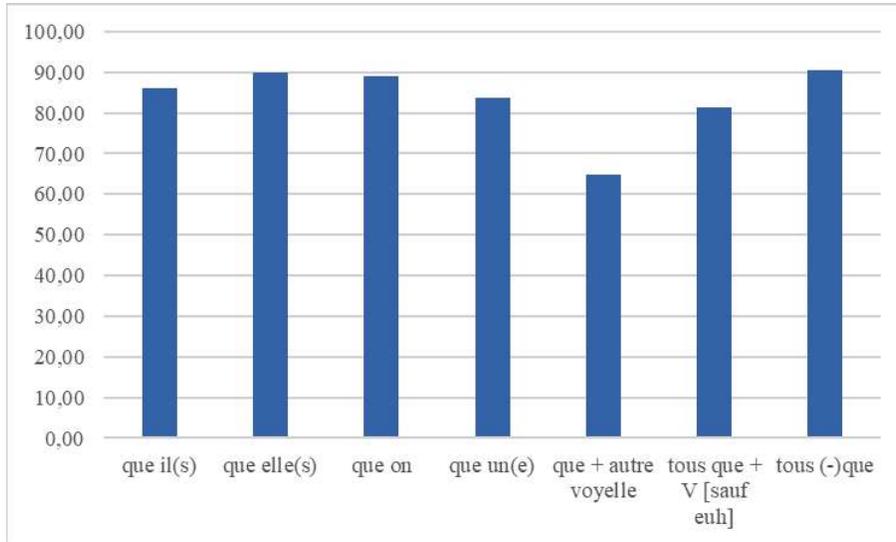
<sup>12</sup> Les spectrogrammes ont été créés en *Praat* 6.1.51. Nous sommes redevables envers Paul Boersma et David Weenink de l'Université d'Amsterdam pour le libre accès à leur logiciel.

A l'appui de la taxonomie proposée ci-dessus, le Graphique 2 montre en spectrogramme le *que on* énoncé sans élision par Albert vers le début de son entretien (33). La durée du segment [kə̃] est de 0,2760 secondes, et la transition vocalique se dessine sans interruption dans la formante 2. En contrepartie, le Graphique 3 représente un énoncé de Monsieur G tiré de la dernière partie du second échantillon (48), dans lequel le schwa de *que* se trouve séparé de la voyelle qui devrait déclencher sa disparition par : deux frontières rythmiques, une pause silencieuse accompagnée d'une inspiration audible, un fort coup de glotte qui précède une pause sonore allongée, et une deuxième attaque glottale plus faible. La séparation entre *que* et *on* est de 1,0146 secondes.



Graphique 3 : La non-élision à distance

Les résultats du dépouillement peuvent être résumés dans le Graphique 4. Ce diagramme à bandes montre les taux de réalisation pour chacun des principaux contextes identifiés. Les sites qui offrent le plus grand nombre d'exemples sont ceux qui précèdent immédiatement un pronom personnel ou un déterminant. Leur taux de réalisation se situe entre 80% et 90%. Ici, de toute évidence, l'élision n'est pas catégorique.



Graphique 4 : Pourcentage d'élisions effectuées par site grammatical

#### 4. Discussion

Peu nombreuses sont les études de l'élision en français avec lesquelles nos conclusions peuvent être comparées et quasiment aucune n'est ressortie de la théorie de l'Optimalité durant cette dernière vingtaine d'années. Elle ne figure pas plus dans l'important programme international de recherche *Phonologie du français contemporain (PFC)*, qui a énormément contribué à nos connaissances de la prononciation du français à travers le monde (voir en particulier Durand, Laks et Lyche 2014 ; Durand, Kristoffersen et Laks 2014 ; Detey, Durand, Laks et Lyche 2016 ; Detey, Racine, Kawaguchi et Eychenne 2016). En termes de structure linguistique, ces travaux sont venus s'ajouter aux nombreux examens de la liaison et de la distribution de schwa mais sans s'attarder sur l'élision, malgré le fait que le schwa soit reconnu comme un « niveau d'analyse » dans le protocole (Lyche 2016). L'un des premiers rapports émanant de la *PFC*, qui rend compte de l'étendue de la variation (Detey *et al.* 2010), signale des cas d'élision dans la transcription des entretiens, mais le volume lui-même n'y consacre que deux allusions passagères.

Pour Tranel et Klausenburger, c'est la Théorie de l'Optimalité qui a la capacité de rendre compte au mieux des éléments essentiels. Tous deux souhaitent ne pas étendre leur analyse au-delà de la phonologie ; leur perspective n'en est pas pour autant identique. Tranel accepte que : « liaison and elision are functionally related phenomena best understood as output-driven, rather than process-driven » (1996 :

433)<sup>13</sup>. Ceci ressemble fort à un retour vers les Contraintes de Structure de Surface de la fin des années 1960, lorsque la syntaxe était censée se rapporter à la structure de surface potentielle pour s'assurer que la dérivation serait valable. Klausenburger soutient avec assurance : « There is little doubt that elision today simply constitutes a recapitulation of historical sound change and no phase of morphologization has to be assumed » (2001: 80)<sup>14</sup>. Or, dans le tableau qui accompagne cette observation, il présente *triste garçon* [tristgarsõ]<sup>15</sup> comme son exemple-type d'élision et, plus tard, parle de « chute du e-final », comme si les deux termes étaient synonymes, alors que pour nous ils ne le sont pas. Il se peut, néanmoins, que Klausenburger ait raison de rejeter une étape intermédiaire de morphologisation et, implicitement, de rejeter le conditionnement morphologique en français moderne. Ceci n'empêcherait pas la lexicalisation de certaines des réalisations. Tranel s'approche le plus d'une définition unitaire en allant au-delà de l'élision pour s'attacher à « la chute de schwa » (texte originel 1987, révisé 1996 et raffiné 1999) mais il passe sous silence les autres voyelles qui s'élident soit catégoriquement soit sporadiquement. Ainsi, la cohérence dans l'analyse du groupe majoritaire est accomplie au prix de laissés-pour-compte difficiles à expliquer. Il n'évoque pas non plus la non-élision voulue, ce qui doit aussi ébranler la cohérence de la chute de schwa.

Le point de départ de Tranel exige le rejet de l'élision de *la* et, pour expliquer la forme <l->, le recours à la substitution allomorphique. Cela risque de tomber dans le tour de passe-passe. Il en est de même pour une récente étude des cas négligés de non-élision (Abouda *et al.* 2020). Les auteurs observent que la liaison et l'élision se trouvent également entravées devant les chiffres, les noms de personne, les acronymes, et les noms de certaines couleurs (d'où *le onze*, *la Odette dont je parle*, *la ONU*, *le orange de la peinture* ~ \**l'onze*, \**l'Odette*, \**l'ONU*, \**l'orange*). La documentation est précieuse. Toutefois, le mécanisme invoqué pour maintenir l'étanchéité de la phonologie est contestable : un trait-tampon, par exemple [couleur], intercalé entre l'article et le nom, pour signaler la priorité du statut lexico-syntaxique. Nos données comportent des exemples comparables (*le onze*, *le huitième*) à côté de quelques emprunts non-assimilés (*le hold-up*).

Garrapa (2012) oppose les mécanismes utilisés en français et en italien pour éliminer un hiatus indésirable dans les séquences voyelle + voyelle, en se penchant en particulier sur les syntagmes nominaux avec déterminant ou possessif. Selon elle, l'italien se sert d'une combinaison de processus phonologiques et morphologiques pour obtenir la suite

<sup>13</sup> La liaison et l'élision sont des phénomènes fonctionnellement apparentés qu'il convient de comprendre comme étant conditionnés par la production plutôt que par le processus.

<sup>14</sup> Il y a peu de doute que l'élision n'est aujourd'hui que la récapitulation de l'évolution historique des sons et qu'il ne convient pas de postuler une phase de morphologisation.

<sup>15</sup> Son système de transcription diffère légèrement du nôtre et il ne tient pas compte de la syllabation de la phrase.

souhaitée de syllabes CV « neutres » alors que le français n'a recours qu'à la phonologie. Dans son analyse, l'élision joue un rôle de premier plan, auquel s'ajoute une modeste contribution de la liaison et une liste de substituts allomorphiques. Elle récuse l'une des positions centrales de Tranel (1987, 1996, 1999) en affirmant *a contrario* que l'élision en français est catégorique à la fois pour [ə] et [a] (2012 : 153-155). Nos données confortent cette affirmation quant à l'élision catégorique de *la*, mais relèvent aussi trois exemples de *ça* élidé devant /a/ difficiles à interpréter. En revanche, nous disposons d'éléments pour contester son affirmation que la phonologie seule peut fournir une explication d'ensemble de l'élision. A moins d'inclure dans la phonologie formelle des traits d'exception artificiels, cela ne peut se faire.

Une enquête remarquable de Torreira et Ernestus (2011) s'appuie sur le Nijmegen Corpus of Casual French (Corpus de français informel de Nijmègue) pour étudier l'élision dans le seul contexte de *c'était*. Les auteurs rapportent la perte de la première voyelle /e/ dans près de la moitié des occurrences et estiment que l'élimination est catégorique au moins dans un sous-échantillon de leurs résultats, bien que l'analyse au spectroscopie révèle une trace infime « d'une voyelle /e/ fortement réduite » (2011 : 50). Nous n'avons aucune raison de douter de ces résultats, mais notre corpus n'en fournit aucun exemple. Là, l'élision du schwa de *ce* atone et la syllabation à droite sont catégoriques, mais nous n'avons aucun exemple de réduction à [st] à l'imparfait, alors qu'un nombre non négligeable est attesté pour la forme du présent de l'indicatif *c'est*. Il convient ici de préciser que la réalisation étudiée par Torreira et Ernestus ne rentre pas dans la définition de l'élision que nous avons adoptée – il s'agit plutôt de ce que Valdman nomme *effacement* (1993 : 191-192) – et que la voyelle effacée n'est pas un schwa.

Le sort des schwa en finale de syllabe ou en finale de mot est très bien étudié, surtout lorsque sa chute laisse un [ʁ] ou une autre liquide sans appui vocalique. Selon Pustka (2011), la disparition complète de ces liquides – fréquente pour *par exemple*, *peut-être* et *par contre* et beaucoup moins pour *être*, *notre*, et *autre(s)* – n'a pas de rapport direct avec la fréquence de tel ou tel terme ou expression mais est plutôt déterminée par l'ensemble du contexte prosodique et les liens interlexicaux au sein de la structure. Nos données offrent des exemples similaires, en particulier pour *peut-être*, mais en nombre insuffisant pour permettre d'en tirer des conclusions. Notons encore que, pour nous, il s'agirait d'une troncation non pas d'une élision. A l'ouvrage de Pustka viennent s'ajouter Brogniaux et Avanzi 2015, Brand et Ernestus 2015 et Hutin *et al.* 2021. L'enquête de Brogniaux et Avanzi, menée dans trois communautés francophones, conclut que le facteur principal qui détermine le maintien ou de la perte de /-(ʁ) ə/ est le registre du discours et non pas, comme on l'aurait prédit,

des variables sociolinguistiques. Brand et Ernestus relèvent, encore dans le Corpus de Nijmègue, un taux élevé de perte dans les groupes obstruante-liquide-schwa : à un débit rapide, jusqu'à 80,7% pour un seul phonème, et à 15,5% pour la syllabe entière. Quelques réalisations vont même plus loin, par exemple *ministre* tronqué en [mis].

Finalement, Hutin et ses collègues cherchent à modéliser la réalisation de schwa en finale de syllabe, et identifient plusieurs vecteurs d'influence : au niveau intralinguistique, le schwa se maintient davantage devant les pauses, les sonantes, les obstruantes voisées et, dans l'ensemble, après les suites multi-consonantiques ; et au niveau sociolinguistique, dans le discours soutenu, par les femmes sans égard au registre, et quand il y a un rappel orthographique. C'est ce dont on se doutait.

Ce rapide survol des études proches de la nôtre n'a pas fait ressortir des résultats comparables pour l'élision variable de *que*. Il convient donc de s'attarder au moins sur deux questions supplémentaires. La première concerne l'interprétation correcte de la non-élision de *que* et de ses composés. L'autre est de savoir si l'élision en français peut être considérée comme un phénomène unitaire.

Comment donc expliquer le comportement de nos locuteurs lorsqu'ils ne réalisent pas l'élision normative de schwa dans *que* en position prévoicallique ? En traitant le sujet de la variabilité dans un article consacré à l'élision, nous nous attendions au départ à ce que les données aillent à l'appui d'une analyse ancrée dans la phonologie. Le diagramme à barre (Graphique 2) met en lumière le besoin d'un conditionnement grammatical : l'élision peut ne pas se réaliser dans presque tous les contextes, mais les sites pré-pronominaux sont privilégiés. Sur la foi des données disponibles, nous ne pouvons être certains d'un conditionnement lexical, mais la prédominance de *parce que* le laisse entendre. Le conditionnement syntaxique va de soi. La diversité des traits intercalaires – frontière de groupe rythmique, pause et tout particulièrement coup de glotte – ici encore va à l'encontre d'une explication purement phonologique. Il s'ensuit qu'un phénomène qui traverse différents niveaux d'analyse ne se prête que difficilement à un traitement unitaire.

Nous sommes désormais de l'avis que le facteur essentiel est à rechercher dans la structure du discours. Les locuteurs utilisent les marques de subordination pour signaler une nouvelle information, ou pour conserver le tour de parole tout en se donnant le temps de formuler leurs idées (ceci est très net dans l'interview avec une personnalité politique chevronnée, Madame W). Alors que la grammaire générative dite classique prenait pour acquis que le subordonnant *que* constituait la tête de la phrase imbriquée et donc que toute pause dans la performance la précéderait, l'analyse du discours suggère que *que* fait fonction d'une marque de frontière syntaxique après laquelle

une pause est parfaitement naturelle. Si cette hypothèse s'avère correcte, elle a pour corollaire que l'un des allomorphes de *que* perd du terrain en faveur d'une forme invariante. Il nous semble vraisemblable qu'une évolution normale en phonologie historique se trouve en plein recul, contrecarrée par le principe de l'invariance morpholexicale qui commence à s'imposer.

En termes universels, la recherche de l'invariance n'a rien d'exceptionnel. Le repli de l'élision catégorique est bien attesté en italien par exemple. Finizio (1983) et Vanvolsem (1983) donnent tous les deux de nombreux exemples de non-réalisations d'élisions normatives et présentent des statistiques relatives aux contextes grammaticaux et lexicaux. Tous deux révèlent que la préposition *di* est particulièrement sujette à garder sa forme pleine quelle que soit la voyelle initiale adjacente. Vanvolsem calcule un pourcentage étonnant de 88 % des sites dans les écrits journalistiques et dans les media où *di* ne s'élide plus (1983 : 163). Il est à noter que la non-élision est représentée sans controverse en italien écrit. En français, elle n'est pas encore reconnue dans l'orthographe standard.

## 5. Conclusion

A partir de notre corpus, nous avons pu présenter des données qui permettent de conclure que l'élision normative demeure un processus productif en français moderne et qu'elle contribue plus que tout autre mécanisme de liage à la resyllabation à droite et à la création de nouvelles attaques de type CV. Elle est consacrée dans l'orthographe, qui donne une image assez fidèle de sa fréquence et de sa distribution. Cela dit, nous avons également montré que l'élision de *que*, l'un des sites que l'orthographe standard, la grammaire traditionnelle et la grammaire théorique moderne ont toutes jugé inattaquable, n'est pas catégorique.

La variabilité mineure de *si*, *ça* et [sta ~ stɛ] attestée dans notre corpus peut, sans conteste, croyons-nous, être attribuée au style personnel dans le registre choisi et n'est pas porteuse d'implications structurelles plus larges. Par contre, la non-élision du schwa de *que* nous apparaît comme une tendance dont les implications pour la phonologie du français pourraient être conséquentes. Historiquement, les explications traditionnelles ou théoriques reposent sur la prédilection des locuteurs français pour les syllabes ouvertes de type CV et leur préférence pour les mécanismes qui les multiplient, tout en tolérant quelques exceptions telles que les sites de *h* aspiré qui restent fortement marqués d'un point de vue sociolinguistique. Ce postulat date de plusieurs siècles. Il est adopté dans la poétique classique qui prend pour acquis que l'hiatus est à éviter surtout lorsque les deux voyelles sont identiques (Boileau [1674] 1961 : 162 ; Guilbert *et al.*

1972). La non-élision de schwa inverse le processus : l'hiatus augmente et la resyllabation à droite diminue. Nos résultats s'accordent avec ceux de Morin (2005), qui doute que la langue populaire ait jamais cherché à éviter l'hiatus. Bien que l'élision demeure l'un des processus les plus productifs de la phonologie du français, son statut quasi-catégorique s'affaiblit. La non-élision ne s'apparente pas directement aux autres traits de la langue parlée des grandes villes, tels que le *verlan* et le discours *beur* qui mettent en valeur les syllabes existantes CVC et en créent davantage, mais elle contribue à une érosion de la forme canonique CVCV et (comme l'avait observé Adda-Decker *et al.* 2005) à une structure plus diverse de la syllabe.

Quant à une motivation sociolinguistique pour la non-élision, notre jeu de données ne nous semble pas fournir de preuves probantes. Des différences entre le corpus général et le corpus familial sont certainement manifestes et peuvent être attribuées au registre et à la formalité ou l'informalité du discours, mais la variation n'est pas en forte corrélation avec l'âge ni avec le sexe. Cette constatation rappelle celle de Brognaux et Avanzi (2015). Pour nous, l'aspect le plus frappant de la non-élision est qu'elle n'est pas caractéristique de l'hésitation. Elle a lieu dans des passages où les locuteurs s'expriment avec facilité, et sont détendus et absorbés par leur conversation. Ceci est particulièrement évident dans les entretiens où nous avons pu sélectionner des échantillons de longueur semblable dans la première et la dernière partie. La non-élision peut avoir une interaction avec l'allongement des voyelles et la présence d'éléments de remplissage mais elle en est indépendante. Il en découle que les locuteurs pratiquent un choix de style personnel.

Pour déterminer si la non-élision est une mode passagère ou si la variabilité actuelle conduira à un véritable changement diachronique, des recherches longitudinales et plus détaillées sont nécessaires. Cela ne peut se faire dans des conditions de laboratoire mais doit être poursuivi dans le discours parlé authentique.

### Références bibliographiques

- Abouda, L., Dugua, C., Enguehard, G. (2020), « À propos de quelques exceptions aux règles de la liaison et de l'élision », *SHS Web of Conferences*, 78 [En ligne : <https://doi.org/10.1051/shsconf/20207809010>, téléchargé le 12 août 2021].
- Adda-Decker, M., Boula de Mareuil, P., Adda, G., Lamel, L. (2005), "Investigating syllabic structures and their variation in spontaneous French", *Speech Communication*, 46, p. 119-139.
- Andreassen, H. N. (2011), « La recherche des régularités distributionnelles pour la catégorisation du schwa en français », *Langue française*, 169, p. 55-78.
- Ashby, W. J. (1984), "The elision of /l/ in French clitic pronouns and articles", in Pulgram, E. (éd.) *Romanitas: Studies in Romance Linguistics*, Michigan University Press, Ann Arbor, p. 1-16.

- Brand, S., Ernestus, M. (2015), "Reduction of obstruent-liquid-schwa clusters in casual French", communication faite au *18<sup>th</sup> International Congress of Phonetic Sciences*, Glasgow [En-ligne, *ICPhS 2015*; Téléchargé le 12 août 2021].
- Boersma, P., Weenink, D. (2021), *Praat* 6.1.51, Université d'Amsterdam, Logiciel.
- Boileau, N. ([1674] 1961), « L'Art poétique », in Montgrédien, G. (éd.), *Boileau, Œuvres*, Classiques Garnier, Paris, p. 159-188.
- Brognaux, S., Avanzi, M. (2015), "Sociophonetics of phonotactic phenomena in French", communication faite au *18<sup>th</sup> International Congress of Phonetic Sciences*, Glasgow [En ligne, *ICPhS 2015*, téléchargé le 12 août 2021].
- Bruneau, C. (1931), *Manuel de phonétique pratique*, deuxième édition, Berger-Levrault, Paris.
- Coveney, A. B. (1996), *Variability in Spoken French. A Sociolinguistic Study of Interrogation and Negation*, Elm Bank Publications, Exeter.
- Detey, S., Durand, J., Laks, B., Lyche, C. (éds) (2010), *Les variétés du français parlé dans l'espace francophone. Ressources pour l'enseignement*, Ophrys, Paris.
- Detey, S., Durand, J., Laks, B., Lyche, C. (éds) (2016), *Varieties of Spoken French*, Presses Universitaires d'Oxford, Oxford.
- Detey, S., Racine, I., Kawaguchi, Y., Eychenne, J. (éds) (2016), *La prononciation du français dans le monde: du natif à l'apprenant*, CLE international, Paris.
- Durand, J., Kristoffersen, G., Laks, B., Peuvergne, J. (éds) (2014), *La phonologie du français : normes, périphéries, modélisation. Mélanges pour Chantal Lyche*, Presses Universitaires Paris-Ouest, Paris.
- Durand, J., Laks, B., Lyche, C. (2014), "French phonology from a corpus perspective: The PFC programme", in Durand, J., Gut, U., Kristoffersen, G. (éds), *The Oxford Handbook of Corpus Phonology*, Presses Universitaires d'Oxford, Oxford, p. 486-497.
- Durand, J., Lyche, C. (2016), "Approaching variation in PFC: the liaison level", in Detey et al. (éds), *Varieties of Spoken French*, Presses Universitaires d'Oxford, Oxford, p. 363-375.
- Eychenne, J., Laks, B. (éds) (2017), *Journal of French Language Studies*, 27/1, numéro thématique : *La liaison en français contemporain: normes, usages, acquisitions*.
- Finizio, G. (1983), "Elisione: un caso di regole grammaticali in transizione", *Italica*, 60, p. 360-366.
- Gabriel, C., Meisenburg, T. (2009), "Silent onsets? An optimality-theoretic approach to French *h aspiré* words", in Kügler, F., Féry, C., van der Vijver, R. (éds), *Variation and Gradience in Phonetics and Phonology*, Mouton de Gruyter, Berlin, p. 185-214.
- Gaiffe, F., Maille, E., Breuil, E., Jahan, S., Wagner, L., Marijon, M. (1936), *Grammaire Larousse du XX<sup>e</sup> siècle. Traité complet de la langue française*, Larousse, Paris.
- Garrapa, L. (2012), "Hiatus resolution between function and lexical words in French and Italian: phonology or morphology", in Gaglia, S., Hinzelin, M.-O. (éds), *Inflection and Word Formation in Romance Languages*, John Benjamins, Amsterdam, p. 141-178.
- Göhring, T. (2017), « L'état actuel du *h disjonctif (aspiré)*. Une approche fondée sur la fréquence d'emploi », *Romanische Forschungen*, 129, p. 147-168.
- Green, J. N., Hintze, M.-A. (2001), "The maintenance of liaison in a family network", in Hintze, M.-A., Pooley, T., Judge, A. (éds), *French Accents: Phonological and Sociolinguistic Perspectives*, CILT-AFLS, London, p. 24-44.

- Green, J. N., Hintze, M.-A. (2004), « Le *h* aspiré en français contemporain: stabilité, variation ou déclin? », in Coveney, A., Hintze, M.-A., Sanders, C. (éds), *Variation et francophonie*, L'Harmattan, Paris, p. 241-280.
- Grevisse, M. (1980), *Le Bon Usage*, 11<sup>e</sup> édition revue, Éditions Duculot, Paris-Gembloux.
- Grevisse, M., Goosse, A. (1986), *Le Bon Usage. Grammaire française*, 12<sup>e</sup> édition refondue, Éditions Duculot, Gembloux.
- Guilbert, L. et al. (1972), « Le hiatus », in Guilbert, L. et al. (éds), *Grand Larousse de la langue française*, vol. 3, Larousse, Paris, p. 2424-2426.
- Hutin, M., Wu, Y., Jatteau, A., Vasilescu, I., Lamel, L., Adda-Decker, M. (2021), "Modelling the realization of variable word-final schwa in Standard French", résumé en ligne, *Research Gate*, téléchargé le 12 août 2021.
- Klausenburger, J. (1974), "Rule inversion, opacity, conspiracies: French liaison and elision", *Lingua*, 34, p. 167-179.
- Klausenburger, J. (1994), "How abstract is / was French phonology? A twenty-five year retrospective", in Lyche, C. (éd.), *French Generative Phonology: Retrospective and Perspectives*, AFLS / ESRI & Presses Universitaires de Middlesex, Londres, p. 151-165.
- Klausenburger, J. (2001), *Coursebook in Romance Linguistics*, LinCom Europa, Munich.
- Klausenburger, J. (2014), *Ockham's Razor in Linguistics. An Application to Studies in French Phonology over the Last Half Century*, LinCom Europa, Munich.
- Lartigaut, A. (1669), *Les Progrès de la véritable orthographe, ou l'orthographe francèze fondée sur ses principes, confirmée par démonstracions*, Ravenau, Paris ; édition facsimile, Slatkine, Genève, 1972.
- Lodge, R. A. (1996), "Stereotypes of vernacular pronunciation in 17<sup>th</sup>-18<sup>th</sup> century Paris", *Zeitschrift für Romanische Philologie*, 112, p. 205-231.
- Lyche, C. (2016), "Approaching variation in PFC: the schwa level", in Detey, S. et al. (éds), p. 352-362.
- Montreuil, J.-P. (1987), "Asyllabism and stray adjunction in Romance", in Neidle, C., Núñez Cedeño, R. A., (éds), *Studies in Romance Languages*, Foris, Dordrecht, p. 203-213.
- Montreuil, J.-P. (2014), « Les avatars du /h/ normand », in Durand et al. (éds), *La phonologie du français : normes, périphéries, modélisation. Mélanges pour Chantal Lyche*, Presses Universitaires Paris-Ouest, Paris, p. 381-400.
- Morin, Y.-C. (2005), « La liaison relève-t-elle d'une tendance à éviter les hiatus? Réflexions sur son évolution historique », *Langages*, 158, p. 8-23.
- Passy, P. (1917), *Les sons du français. Leur formation, leur combinaison, leur représentation*, 8<sup>e</sup> édition, Didier, Paris.
- Pustka, E. (2011), « Le conditionnement lexical de l'élision des liquides en contexte post-consonantique final », *Langue française*, 169, p. 19-38.
- Schane, S. A. (1968), *French Phonology and Morphology*, MIT Press, Cambridge, Mass., premier chapitre, "Elision and liaison" (p. 1-17) reproduit dans Anderson, J. M., Creore, J. A. (éds), *Readings in Romance Linguistics*, Mouton, The Hague, 1972, p. 78-100; réimprimé 2018, Mouton de Gruyter, Berlin.
- Soum-Favaro, C., Coquillon, A., Chevrot, J.-P. (éds) (2014), *La liaison: approches contemporaines*, Peter Lang, Berne.
- Torreira, F., Ernestus, M. (2011), "Vowel elision in casual French. The case of vowel /e/ in the word *c'était*", *Journal of Phonetics*, 39, p. 50-58.

- Tranel, B. (1987), “French schwa and non-linear phonology”, *Linguistics*, 25, p. 845-866.
- Tranel, B. (1996), “French liaison and elision revisited: a unified account within optimality theory”, in Parodi, C., Quicoli, C., Saltarelli, M., Zubizarreta, M. L. (éds), *Aspects of Romance Linguistics*, Georgetown University Press, Washington DC, p. 433-455.
- Tranel, B. (1999), “Optional schwa deletion: on syllable economy in French”, in Authier, J.-M., Bullock, B. E., Reed, L. A. (éds), *Formal Perspectives on Romance Linguistics*, John Benjamins, Amsterdam, p. 271-288.
- Urişescu, D. (1997), « L’effacement du /l/ en québécois et le type morphologique du français », *Revue de linguistique romane*, 61, p. 397-437.
- Valdman, A. (1993), *Bien entendu! Introduction à la prononciation française*, Prentice Hall, Englewood Cliffs NJ.
- Vanvolsem, S. (1983), “Il regresso dell’elisione nell’italiano moderno”, in Angelet, C., Melis, L., Mertens, F. J., Musarra, F. (éds), *Études romanes à la mémoire de Hugo Plomteux*, Presses Universitaires de Louvain, Louvain, p. 159-171.
- Wu, Y., Adda-Decker, M. (2021), « Réduction des segments en français spontané : apports des grands corpus et du traitement automatique de la parole », *Corpus*, 22, p. 1-20 [En-ligne : <http://journals.openedition.org/corpus/5812>, téléchargé le 12 août 2021].
- Wu, Y., Adda-Decker, M., Fougeron, C., Lamel, L. (2017), “Schwa realization in French: using automatic speech processing to study phonological and socio-linguistic factors in large corpora”, *Interspeech 2017*, p. 3782-3786.

### Appendice : Les sujets parlants

Code	Âge	Situation professionnelle	Connu(e)	Forme d’adresse
<b>1 Corpus familial</b>				
A / Albert	63	juge	oui	vous
J / Jeanne	58	mère / bénévole	oui	vous
K / Katya	10	écolière	oui	tu
L / Luc	35	magistrat	oui	vous
S / Sara	38	enseignante	oui	tu
U / Urbain	22	étudiant	oui	tu
X / Xavière	29	kinésithérapeute	oui	tu
Z / Zoé	11	écolière	oui	tu
<b>2 Corpus général</b>				
Monsieur C	ca 45	fonctionnaire	non	vous
Monsieur D	60	maire	oui	vous
Monsieur G	40	directeur régional SNCF	oui	tu
Monsieur H	38	médecin	oui	tu
Madame M	35	médecin	oui	tu
Monsieur V	ca 45	rédacteur adjoint	non	vous
Monsieur Y	ca 33	cadre SNCF	non	vous
Madame Q	57	femme politique	non	vous
Monsieur R	65	médecin	non	vous
Madame W	58	femme politique	non	vous

Dans le corpus familial, Albert et Jeanne sont les parents de Luc, Sara, Urbain et Xavière. Sara est la mère de Katya et de Zoé. Dans le corpus général, les interviews avec Mesdames Q et W et avec Monsieur R sont tirées d’émissions publiques.